

voir. Il diagnostiqua très vite mon mal. Dysenterie amibienne. La vieille médecine chinoise ne s'exerce pas de la même façon que la médecine occidentale. Elle est heureuse parfois, pleine de trouvailles et d'ingéniosité. Mais aussi, pleine de candeur. Les laboratoires occidentaux ont été infiniment précieux pour l'exercice de notre art médical. La médecine chinoise, très intelligente d'ailleurs, ne tient guère compte des découvertes récentes de la chimie, de la physique, de l'observation quotidienne et notée. Elle date de cinq mille ans, et se veut, semble-t-il, inamovible. La dysenterie amibienne leur est très connue. Ils la soignent à l'opium. Non pas par la pipe, qui fournit tout de même une euphorie ne manquant pas de charmes, mais par la boulette, que l'on doit avaler, comme on avale un cachet d'aspirine, et qui ne produit rien du tout d'agréable, sauf cet effet immédiat, très surprenant, de suspendre vos courses de marathon. C'est heureux, mais il va sans dire que ce n'est qu'un palliatif, car les amibes s'amuse davantage en vous, et se multiplient avec voracité. J'étais donc en train de mourir doucement, dans la dernière fleur de mon âge, ainsi que s'expriment les écrivains romantiques. Mais le médecin français revint. Il revenait d'un congé pris au haut de montagnes inaccessibles, chassant le tigre, l'ours et le chamois. C'était son « hobby ». Un garçon charmant. Il me dit: « Retournez à Hanoi. Je vais m'occuper d'un lit. Je vais vous donner des mots pour mes camarades de l'hôpital. On viendra vous chercher à la gare. Je télégraphierai cet après-midi. C'est très mauvais, ce que vous avez. Mais ça se soigne. Il vous faut du repos, et des injections d'émétique. Ça va? »

En voyageant autour du monde, on rencontre un tas de bandits, d'aventuriers sans scrupules, d'exploiteurs, de femmes brunes et blondes qui ne sont point farouches, d'hommes d'affaires véreux vous proposant une partie de poker, mais on rencontre aussi des êtres merveilleux. Ce médecin de Yunnan-fou en était un. J'avais confié mon argent au mandarin. C'est le médecin, qui ne me connaissait aucunement, qui s'occupa de mon retour, et se chargea de mes frais d'hôpital. Dois-je ajouter que quelques semaines plus tard, je lui fis parvenir un chèque pour ces dépenses. Dans cette lettre où je lui demandais aussi — comment pourrais-je dire — sa note, il me répondit à son tour qu'il ne fallait pas y songer. Cela me laissait dans l'embarras. Si je me rappelle bien, je lui fis parvenir, en cadeau, une tenture chinoise achetée à Hanoi.

À Hanoi, où je m'étais promis de ne plus revenir, je passai deux semaines au lit. J'avais perdu vingt livres dans l'aventure. Je n'ai jamais été grand et fort. J'aurais aimé l'être. La nature m'a fait ainsi. De sorte qu'au sortir de l'hôpital de Hanoi, je pesais exactement 114 livres. Je marchais comme un vieillard. Et si vous me permettez un terme d'argot français, frisant la vulgarité, j'étais parfaitement « claqué ».

Les jours se suivent, et cette dernière jeunesse aidant, — et l'émétique — je me rétablis plus rapidement que je ne pouvais l'espérer. J'écrivais des poèmes dans ma chambre d'hôtel, pour tromper l'ennui, et je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Du pire et du meilleur.

LES ÎLES DE LA NUIT

Ô tourments...

Ô tourments plus forts de n'être qu'une seule apparence
Angoisse des fuyantes créations
Prière du désert humilié
Les tempêtes battent en vain vos nuques bleues
Vous possédez l'éternelle dureté des rocs
Et les adorables épées du silence ont en vain défié vos feux noirs

Tourments sourdes sentinelles
Ô vous sôutes gorgées de désirs d'étoiles
Vos bras d'hier pleins des bras d'aujourd'hui
Ont fait en vain les gestes nécessaires
Vos bras parmi ces éventails de cristal
Vos yeux couchés sur la terre
Et vos doigts tièdes sur nos poitrines aveugles
N'ont créé pour notre solitude qu'une solitude d'acier

Je sais je sais ne le répétez pas
Vous avez perdu ce dur front de clarté
Vous avez oublié ces frais cheveux du matin
Et parce que chaque jour ne chante plus son passage
Vous avez cru l'heure immobile et la détresse éteinte
Vous avez pensé qu'une route neuve vous attendait

Ô vous pourquoi creuser cette fosse mortelle
Pourquoi pleurer sous les épaules des astres
Pourquoi crier votre nuit déchaînée
Pourquoi vos mains de faible assassin
Bientôt l'ombre nous rejoindra sous ses paupières faciles
Et nous serons comme des tombes sous la grâce des jardins

Non non je sais votre aventure
Je sais cet élan retrouvant le ciel du mât
Je sais ce corps dépouillé et ces larmes de songe
Je sais l'argile du marbre et la poussière du bronze
Je sais vos sourires de miroirs
Ces genoux usés que ronge la ténèbre
Et ce frisson des reins inaccessible

Pourquoi le mur de pierre dites-moi
Pourquoi ce bloc scellé d'amitié
Pourquoi ce baiser de lèvres rouges
Pourquoi ce fiel et ce poison
Les minutes du temps me marquent plus que vos trahisons

Ô navires de hauts-bords avec ce sillage de craie
Vos voiles déployées votre haine se gonfle
Pourquoi creuser ces houles comme une tranchée de sang
Pourquoi ces hommes penchés sur la mer comme aux fontaines de soif
Si les morts de la veille refusent de ressusciter

Avec ta robe...

Avec ta robe sur le rocher comme une aile blanche
Des gouttes au creux de ta main comme une blessure fraîche
Et toi riant la tête renversée comme un enfant seul

Avec tes pieds faibles et nus sur la dure force du rocher
Et tes bras qui t'entourent d'éclairs nonchalants
Et ton genou rond comme l'île de mon enfance

Avec tes jeunes seins qu'un chant muet soulève pour une vaine allégresse
Et les courbes de ton corps plongeant toutes vers ton frêle secret
Et ce pur mystère que ton sang guette pour des nuits futures

Ô toi pareille à un rêve déjà perdu
Ô toi pareille à une fiancée déjà morte
Ô toi mortel instant de l'éternel fleuve

Laisse-moi seulement fermer mes yeux
Laisse-moi seulement poser les paumes de mes mains sur mes paupières
Laisse-moi ne plus te voir

Pour ne pas voir dans l'épaisseur des ombres
Lentement s'entr'ouvrir et tourner
Les lourdes portes de l'oubli

Que la nuit soit parfaite...

Que la nuit soit parfaite si nous en sommes dignes
Nulle pierre blanche ne nous indiquait la route
Où les faiblesses vaincues achevaient de mourir

Nous allions plus loin que les plus lointains horizons
Avec nos épaules et nos mains
Et cet élan pareil

Aux étincelles des insondables voûtes
Et cette faim de durer
Et cette soif de souffrir

Nous étouffant au cou
Comme mille pendaisons

Nous avons partagé nos ombres
Plus que nos lumières
Nous nous sommes montrés
Plus glorieux de nos blessures
Que des victoires éparses
Et des matins heureux

Et nous avons construit mur à mur
La noire enceinte de nos solitudes
Et ces chaînes de fer rivées à nos chevilles
Forgées du métal le plus dur

Que parfaite soit la nuit où nous nous enfonçons
Nous avons détruit tout bonheur et toute tendresse
Et nos cris désormais
N'auront plus que le tremblant écho
Des poussières perdues
Aux gouffres des néants

Ce feu qui brûle...

Ce feu qui brûle d'en haut
Crachant sa flamme pour une plus pure destruction
Cette joie de mort sans égale
malgré les seules couleurs de l'homme des rocs
Ces fleuves débordant de volcans en sursaut
Ces typhons tournoyant avec une vitesse foudroyante
et toi toi ô mer éternelle et puissante et pure balayant
les rivages souillés

Et ces astres fixés dans l'épouvante des nuits sidérales
Et ces vents surgissant des pôles pour des courses
mortellement échevelées
Et ces visages baignés de sang sous les sourires
Ô vie fatale et glacée comme le cristal
Pourquoi POURQUOI

Nos mains tremblantes rassemblent leurs doigts
Pour ces enfances évanouies derrière les anneaux magiques des fontaines
Pour ces désespoirs rongéant comme un vigilant cancer
nos cœurs désertés
Pour ces souvenirs criant dans les brouillards sans écho

Ses petits doigts blancs se crispaient
Elle jouait du ciel et de l'enfer

Elle était la femme de l'homme aimé
L'homme s'évadait vers d'autres sortilèges
D'autres mains d'autres bouches avides
D'autres chairs triomphantes
Et la nuit descendait peu à peu
Elle jouait avec ses bagues ses colliers
Elle pleurait parfois

Noces

Nous sommes debout
Debout et nus et droits
Coulant à pic tous les deux
Aux profondeurs marines
Sa longue chevelure flottant
Au-dessus de nos têtes
Comme des milliers de serpents frémissants
Nous sommes droits et debout
Liés par nos chevilles nos poignets
Liés par nos bouches confondues
Liés par nos flancs soudés
Scandant chaque battement du cœur

Nous plongeons nous plongeons à pic
Dans les abîmes de la mer
Franchissant chaque palier glauque
Lentement avec la plus grande régularité

Certains poissons déjà tournent
Dans un sillage d'or trouble
De longues algues se courbent
Sous le souffle invisible et vert
Des grandes annonces

Nous nous enfonçons droits et purs
Dans l'ombre de la pénombre originelle
Des lueurs s'éteignent et jaillissent
Avec la plus grande rapidité
Des communications électriques
Crépitent comme des feux chinois autour de nous
Des secrets définitifs
Nous pénétrons insidieusement
Par ces blessures phosphorescentes

Notre plongée toujours défiant
Les lois des atmosphères
Notre plongée défiant
Le sang rouge du cœur vivant

Nous roulons nous roulons
Elle et moi seuls
Aux lourds songes de la mer
Comme des géants transparents
Sous la grande lueur éternelle

Des fleurs lunaires s'allongent
Gravissant autour de nous
Nous sommes tendus droits
Le pied pointant vers les fonds
Comme celui du plongeur renversé
Déchirant les aurores spectrales
L'absolu nous guette
Comme un loup dévorant

Parfois une proue de galère
Avec ses mâts fantômes de bras
Parfois de courts soleils pâles
Soudain déchirent les méduses
Nous plongeons au fond des âges
Nous plongeons au fond d'une mer incalculable
Forgeant rivant davantage
L'implacable destin de nos chaînes

Ah plus de ténèbres
Plus de ténèbres encore
Il y a trop de poulpes pourpres
Trop d'anémones trop crépusculaires
Laissons le jour infernal
Laissons les cycles de haine
Laissons les dieux du glaive
Les voiles d'en haut sont perdues
Dans l'arrachement des étoiles
Avec les derniers sables
Des rivages désertés
Par les dieux décédés

Rigides et lisses comme deux morts
Ma chair inerte dans son flanc creux
Nos yeux clos comme pour toujours
Ses bras mes bras n'existent plus
Nous descendons comme un plomb

Aux prodigieuses cavernes de la mer
Nous atteindrons bientôt
Les couches d'ombre parfaite
Ah noir et total cristal
Prunelles éternelles
Vain frissonnement des jours
Signes de la terre au ciel
Nous plongeons à la mort du monde
Nous plongeons à la naissance du monde

Cris

J'ai vu soudain ces continents bouleversés
Les mille trompettes des dieux trompés
L'écroulement des murs des villes
L'épouvante d'une pourpre et sombre fumée
J'ai vu les hommes des fantômes effrayants
Et leurs gestes comme les noyades extraordinaires
Marquaient ces déserts implacables
Comme deux mains jointes de femme
Comme les grandes fautes sans pardon
Le sel le fer et la flamme
Sous un ciel d'enfer muré d'acier

Du fond des cratères volcaniques
Crachaient les rouges angoisses
Crachaient les âges décédés
Les désespoirs nous prenaient au cœur d'un bond
Les plages d'or lisse le bleu
Des mers inexprimables et jusqu'au bout du temps
Les planètes immobiles Ô droites Ô arrêtées
Le long silence de la mort

Ah je vous vois tous et toutes
Dans les petits cimetières fleuris
Aux épaules des églises paroissiales
Sous le léger gonflement de tertres mal soignés
Vous toi et toi et toi et toi
Vous tous que j'aimais
Avec la véhémence de l'homme muet
Je criais mes cris parmi la nuit profonde
Ah ils parlent d'espoir mais où l'espoir
Ils disent que nous nions Dieu
Alors que nous ne cherchons que Dieu
Que Lui seul Lui

Alors les caravanes des pôles
Dans l'avalanche des glaces vertes
Précipitaient leur monstrueux chaos de gel
Au ventre des belles Amériques
Alors nous dans ce jour même
À deux yeux bien fermés
Ô rêve humilié douceur des servitudes
Nous cherchions les sous-bois de pins
Pour chanter la joie de nos chairs
Ah Dieu dans les hautes mains mouvantes des feuillages
Comme nous t'avons cherché
À notre repos nos corps bien clos
Avant le prochain désir comme une bourdonnante abeille

Alors les hauts palmiers des tropiques
Balayant les malaris insidieuses
Courbaient des têtes inconquises
Il y avait une petite voile blanche
Sur une coque rouge vin
Et toutes les mers étaient à nous
Avec leurs tortues monstrueuses
Et les lamproies romaines
Et les baleines du Labrador
Et les îles qui surgissent du corail
Comme une épreuve photographique
Et ces rochers glacés
Aux têtes de la Terre de Feu
Et toute l'immense mer resplendissante
Et les poumons de ses vagues
Nous balançaient comme de jeunes époux
Mer Ô mer Ô Belle nommée
Quelles victoires pour nos défaites

Alors les forêts pleines comme des souterrains
Où nous marchions en écartant les bras
Nous étouffaient par leur secret
Les souvenirs égarés l'enfance perdue
Ce soleil du matin tendre comme une lune
Ah ces jours imaginaires
Au creux des présences d'herbes
Parmi les barreaux de nos prisons
Elle ne sait peut-être pas pleurer librement
Je réclamaï un combat silencieux

De grands arbres d'ancêtres tombaient sur nous
Il y avait des moments solennels
Où nous étions portés par l'ombre

Où nous étions tous tués par les genoux
Notre douleur n'égalait pas
Les instances nourries de larmes involontaires
Les ombres voilaient nos visages
Nos pieds nus saignaient sur l'arête du rocher
Et le nouveau jour nous tendait son piège
Sous les ogives des hauts cèdres

Les forêts dressées mangeaient notre ciel
Ô coulées douces vers les fontaines fraîches
Aux murs d'arbres comme des cloisons définitives
Labyrinthes solennels d'octaves les fronts se penchent
Mousses et stalactites vertu des eaux pétrifiées
Sanglants carnages des prochains deuils
Nous étions humbles sans parler de poésie
Nous étions baignés de poésie et nous ne le savions pas

Nos corps sauvages s'accordaient dans une pudeur insensée
Se frappaient l'un contre l'autre
Comme pour l'assassinat
Quand les délires de la joie venaient
Nous étions émerveillés sous le soleil
Le repos nous transformait
Comme deux morts rigides et secs
Dans les linceuls d'un blanc trop immaculé
Ah souffles des printemps Ah délices des parfums
Fenêtres ouvertes au creux des carrefours des villes
On voulait voir une feuille verte
Un oiseau le reflet bleu du lac
Des sapins autour les poumons enfin délivrés

Nous nous prenions la main
Nous avançons dans la vie
Avec cette quarantaine d'années accumulées
Chacun de nous
Veuf deux ou trois fois
De deux ou trois blessures mortelles
Nous avons survécu par miracle
Aux démons des destructions

FRANÇOIS HERTEL (1905-1985)

Poète, romancier et essayiste, François Hertel (pseudonyme de Rodolphe Dubé) a joué un rôle considérable dans la vie intellectuelle du Canada français, au cours des années trente et quarante. « Pendant quinze ans, écrit Jean Éthier-Blais, François Hertel a dominé nos lettres. Il savait s'exprimer et n'hésitait jamais à le faire. Son langage, viril, portait au loin, forçait l'adhésion. » Dans l'essai (*Leur inquiétude*, 1936) et dans le roman (*Le Beau Risque*, 1939), il analysait les malaises et les espoirs de la jeunesse; il cultivait la poésie claudélienne dans *Axes et Parallaxes* (1940) et *Strophes et Catastrophes* (1943); il s'en prenait aux idées reçues dans *Anatole Laplante, curieux homme* (1944). À quelques années d'intervalle, il abandonna l'Ordre des Jésuites, puis le Québec; pendant une trentaine d'années, il a résidé en France, où il a continué de publier des poèmes, des récits, des essais. De la première partie de son œuvre, on retient particulièrement *Anatole Laplante, curieux homme*, assez caractéristique des volutés intellectuelles de cette époque; mais c'est dans une œuvre plus tardive, le recueil de poèmes intitulé *Mes naufrages* (1951), que l'on fait connaissance avec l'homme.

ANATOLE LAPLANTE, CURIEUX HOMME

Du rêve au réel

Les atavismes sont-ils cause de cette croyance que certains peuples professent pour la réincarnation? Je le crois. Rien ne me paraît plus absurde que cette théorie de la réincarnation, mais je crois fortement aux atavismes.

C'est ainsi que mon rêve familial, le rêve que je fais le plus souvent (tout homme a son rêve familial), est un rêve fortement engagé dans les atavismes de mes ancêtres voyageurs.

Je dois descendre de Pierre Le Moyne d'Iberville, car je n'en finis plus avec ce rêve de corsaire. En outre, je suis fasciné par Éric le Rouge. Cela, c'est un nom. Je ne sais pas de plus saturant appel nominal. Charles Lepic, c'est Éric le Rouge. Je dois aussi avoir du sang étranger dans les veines. Autrement, je ne rêverais que de m'accroupir.

Voilà mon rêve. C'est au moment où Charles Lepic est sur le point de revenir qu'il me faut m'en débarrasser. On verra qu'il ramasse implicitement une foule d'événements de nos vies conjuguées, à Lepic et à moi. C'est un rêve triste, comme tous les rêves conscients. Ne proviennent-ils pas en dernière analyse d'un estomac délabré?

Je suis donc à bord d'une caravelle et c'est tantôt à l'époque du rouge Éric, tantôt aussi j'entends vrombir les avions au-dessus de ma tête. Voilà assez d'incohérence pour authentifier un rêve. Au cours de la journée, quand je suis à l'état de veille, j'ai une salutaire crainte du péché. Or, voilà qu'en rêve, au cours de mon rêve, cette crainte devient une formidable hantise. Serais-je donc un refoulé? Ne serait-ce pas plutôt que j'eus des ancêtres timorés? La conjonction du rêve, des atavismes et du refoulement me semble flagrante... et discutable.